

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 46.

Prix du numéro : 7 centimes.—Annonces, la ligne : 10 centimes  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

JEUDI, 16 NOVEMBRE 1882

## AVIS PARTICULIER

### AUX ABONNÉS RETARDATAIRES

Plusieurs fois déjà nous nous sommes adressé à nos abonnés retardataires pour les prier de nous payer ce qu'ils doivent. Quelques-uns seulement ont répondu à notre appel. Nous regrettons infiniment de renouveler notre demande.

La bonne volonté de nos abonnés ne suffit pas pour payer tous les frais que nécessite une publication comme *L'Opinion Publique*. Tous les jours il faut déboursier de l'argent, et si les abonnés ne payent pas, il est impossible de faire fonctionner la machine. Il faut que nos abonnés réglent leurs comptes. Nous insistons fortement sur ce point. Nous espérons cette fois être bien compris. Cet avis s'adresse particulièrement aux retardataires.

L'administration, rencontrant de très grandes difficultés pour collecter en dehors de Montréal, a décidé que, si au 15 DÉCEMBRE prochain, les abonnés de la campagne n'ont pas payé ce qu'ils doivent, elle se prévaudra de son droit pour exiger \$3.50 au lieu de \$3.00 par an quand l'abonnement est payé d'avance.

Nous espérons que nos débiteurs feront leur possible et qu'ils éviteront les désagréments qui résulteraient certainement de leur négligence, s'ils ne s'acquittaient pas envers nous.

L'ADMINISTRATION.

### SOMMAIRE

TEXTE : Curieuse révélation. — Tous Chinois, par Benjamin Sulte. — Les Cieux et leurs Habitants (suite), par Giulio. — Chronique Américaine, par Anthony Ralph. — Le chemin de fer du lac St-Jean. — Notes et impressions. — Nos gravures : Le R. P. Bridaine ; Le Czar et la Czarine à Moscou ; Un éboulement à Etretat ; Mort du lieutenant-colonel Froidevaux ; Rocher Wabi-Kijik sur le lac Témiskaming. — David Tétu. — Notes commerciales. — Choses et autres. — Un bon mouvement. — Calendrier de la Puissance du Canada. — Poésie : Réverie d'automne. — Les Giboulées de la Vie (suite), par Mme C. de Chandeneux. — Une histoire extraordinaire. — De tout un peu. — Nouvelles diverses. — Les Echecs. — Variétés.

GRAVURES : Le R. P. Bridaine. — Mort du lieutenant-colonel Froidevaux. — Enterrement du lieutenant-colonel Froidevaux. — Russie : Le Czar et la Czarine à Moscou. — France : Eboulement d'une falaise à Etretat. — Canada : Rocher Wabi-Kijik sur le lac Témiskaming.

## CURIEUSE RÉVÉLATION

Le vent en France est en ce moment aux mémoires. Presque tous les écrivains d'un certain renom veulent faire des confidences au public, qui souvent ne se soucie guère de ces pâles imitations des confessions de Jean-Jacques. Cette manie de vouloir faire part au public de ce que l'on a été jadis, des épreuves par lesquelles on a passé, n'est-elle pas un trait de cette vanité qui caractérise souvent la gente littéraire ? Presque tout homme qui tient la plume avec un certain succès, s'imagine que ses contemporains ont les yeux sur lui et qu'ils s'intéressent aux moindres choses qui tiennent à sa personne.

Dans ces derniers temps, M. Maxime Ducamp a publié ses *Mémoires*, M. de Pontmartin ses *Souvenirs*, M. Mary Lafon des *Mémoires*, M. Ernest Daudet a écrit les *Souvenirs d'enfance* et de jeunesse de son frère. M. Renan a sacrifié au goût du jour, et il a publié ses confessions dans la *Revue des Deux Mondes*. Nous ne voulons parler aujourd'hui que des mémoires du trop célèbre auteur de la *Vie de Jésus*. Il raconte avec force détails l'évolution qui s'est opérée en lui ; il nous fait voir comment un élève du séminaire de St-Sulpice est devenu l'impie dont les écrits ont provoqué des dis-

cussions qu'ils ne méritaient certes pas, car chaque livre qui venait s'ajouter à la série de ses œuvres, contredisait carrément ses devanciers ; depuis qu'il s'est désorienté, il n'a jamais pu jeter l'ancre dans ses courses à la recherche d'un système de philosophie.

Au cours de ses mémoires, Renan parle longuement des prêtres de St-Sulpice, et toujours dans les termes les plus respectueux. Il y déclare qu'il a conservé une vive admiration pour ces prêtres, qu'il appelle quelque part les grands éducateurs de la jeunesse, et loue en particulier un Sulpicien venu en Canada il y a quarante ans et que plusieurs citoyens de Montréal se rappellent encore : M. Gottofrey.

Ce prêtre vint à Montréal vers 1847, et mourut pendant le choléra de 1848. Il logeait dans cette maison qui se trouve près de l'église Bonsecours, du côté du nord-est. Une nuit, M. Gottofrey, appelé à donner les soins de son ministère à un malade, s'aventura, sans lumière, dans un corridor qui lui était peu familier, ouvrit une porte qui donnait sur la rue, mit le pied dans le vide et tomba raide mort sur le sol.

Citons ici le passage des mémoires de Renan, où il raconte comment M. Gottofrey sut le démasquer :

“ Deux directeurs, M. Gottofrey, l'un des professeurs de philosophie, et M. Pinault, professeur de mathématiques et de physique, étaient en tout contraste absolu de M. Gosselin. M. Gottofrey, jeune prêtre de vingt-six ou vingt-huit ans, n'était, je crois, qu'à demi de race française. Il avait la ravissante figure rose d'une miss anglaise, de beaux grands yeux, où respirait une candeur triste.

“ C'est le plus extraordinaire exemple que l'on puisse imaginer d'un suicide par orthodoxie mystique. M. Gottofrey eût certainement été, s'il l'avait voulu, un mondain accompli. Je n'ai pas connu d'homme qui eût pu être plus aimé des femmes. Il portait en lui un trésor infini d'amour. Il sentait le don supérieur qui lui avait été départi ; puis, avec une sorte de fureur, il s'ingéniait à s'anéantir lui-même. On eût dit qu'il voyait Satan dans les grâces dont Dieu avait été pour lui si prodigue. Un vertige s'emparait de lui ; il se prenait de rage en se voyant si charmant ; il était comme une cellule de nacre où un petit génie pervers serait toujours occupé à broyer sa perle intérieure. Aux temps héroïques du christianisme, il eût cherché le martyre ; il courta si bien la mort que cette froide fiancée, la seule qu'il ait aimée, finit par le prendre. Il partit pour le Canada. Le choléra qui sévit à Montréal, en 1846, lui offrit une belle occasion de contenter sa soif. Il soigna les cholériques avec frénésie et mourut.

“ M. Gottofrey me parlait très rarement, mais il m'observait attentivement avec une très grande curiosité. Mes argumentations latines, faites d'un ton ferme et accentué, l'étonnaient, l'inquiétaient. Tantôt j'avais trop raison ; tantôt je laissais voir ce que je trouvais de faible dans les raisons données comme valables. Un jour que mes objections avaient été poussées avec vigueur, et que, devant la faiblesse des réponses, quelques sourires s'étaient produits dans la conférence, il interrompit l'argumentation. Le soir, il me prit à part. Il me parla avec éloquence de ce qu'a d'antichrétien la confiance en la raison, de l'injure que le rationalisme fait à la foi. Il s'anima singulièrement, me reprocha mon goût pour l'étude. La recherche... à quoi bon ? Tout ce qu'il y a d'essentiel est trouvé. Ce n'est point la science qui sauve les âmes. Et, s'exaltant peu à peu, il me dit avec un accent passionné :

“ Vous n'êtes pas chrétien ! ”

“ Je n'ai jamais ressenti d'effroi comme celui que j'éprouvai à ce mot prononcé d'une voix vibrante.

“ En sortant de chez M. Gottofrey, je chancelais ; ces mots : “ Vous n'êtes pas chrétien ! ” retentirent toute la nuit à mon oreille comme un coup de tonnerre. Le lendemain, je confiai mon angoisse à M. Gosselin. L'excellent homme me rassura, il ne vit rien, ne voulut rien voir. Il ne me dissimula même pas tout à fait combien il était surpris et mécontent de cette entreprise d'un zèle intempestif sur une conscience dont il était plus que personne responsable. Il tint, j'en suis sûr, l'acte illuminé de M. Gottofrey pour une imprudence, qui ne pouvait être bonne qu'à troubler une vocation naissante. Comme beaucoup de directeurs, M. Gosselin

croyait que les doutes sur la foi n'ont de gravité pour les jeunes gens que si l'on s'y arrête, qu'ils disparaissent quand les engagements sont pris et que la vie est arrêtée. Il me défendit de penser à ce qui venait d'arriver ; je le trouvai même ensuite plus affectueux que jamais. Il ne comprit rien à la nature de mon esprit, ne devina pas ses futures évolutions logiques. Seul, M. Gottofrey vit clair. Il avait raison, pleinement raison ; je le reconnais maintenant. Il fallait ses lumières transcendantes de martyr et d'ascète pour découvrir ce qui échappait si complètement à ceux qui dirigeaient ma conscience avec tant de droiture, du reste, et de bonté.”

## TOUS CHINOIS !

Combien sommes-nous de blancs dans l'Amérique du Nord ? Quel nombre de Chinois faudrait-il pour nous absorber ?

Les Etats-Unis et le Canada n'ont, ensemble, que 55 millions d'âmes, tout au plus.

La Chine renferme 300 millions d'êtres humains, assure-t-on. Il suffirait d'une petite émigration de 50 millions de faces jaunes pour nous noyer. Et il resterait encore dans le Céleste Empire de bons ménages... qui enverraient des colonies à l'Amérique du Sud.

Nous pourrions bien un jour devenir Chinois. N'avons-nous pas du terrain en abondance ? Cent millions d'hommes ne le couvriraient point. La Chine est comble. Elle tend à se dégonfler... et conséquemment le Chinois se dirige sur nous.

Que ferons-nous de lui ? ou plutôt que fera-t-il de nous ? car il sera le maître, cela va sans dire.

Invasion sur toute la ligne ! Il faut, dit-on, repousser la race mongole, la chasser, lui fermer nos territoires.

Arrêtez ! Depuis deux siècles nous cherchons à ouvrir la Chine à notre commerce. Pourquoi ne pas admettre les Chinois parmi nous, puisque nous voulons que ce peuple nous reçoive chez lui ?

Mais, s'écrie-t-on, le Chinois vit trop économiquement : il se contente d'un salaire beaucoup moindre que celui des blancs.

Alors, c'est nous qui sommes dans le tort. Nous dépensons trop ; nous avons des exigences ruineuses.

Oui, c'est cela, la lutte va se faire entre notre civilisation et celle des races jaunes. Si l'Amérique s'ouvre à ces dernières il est facile de voir que nous serons écrasés.

Tous Chinois, je vous le dis !

Un bout de comparaison. Les Sauvages qui habitaient notre Canada à l'époque de sa découverte étaient clairsemés, attendu que les familles qui vivent de chasse demandent de vastes espaces pour s'approvisionner. Nous sommes venus nous établir au milieu d'elles, mettre leurs terres en culture et former des villes. Notre envahissement était irrésistible. L'homme rouge a reculé — il a péri. Nous nous contentons de si peu d'espace que le malheureux Sauvage étouffe à nos côtés.

Maintenant, c'est à notre tour de plier nos tentes ou de subir le joug. Ce que nous étions pour les nomades que nous avons supplantés, les Chinois le sont à notre égard. Exigeant moins de place, ils peuvent se grouper en plus grand nombre sur un point donné. Vivant sans luxe, ils dépensent moins que les blancs. Imbus d'une idée nationale très tenace, ils s'entraident partout et en toute occasion. Qu'allons-nous devenir devant ces moyens formidables ? Sera-ce le jaune ou le blanc qui l'emportera ?

Chinois ! tous Chinois, je le répète !

L'Amérique du Nord est présentement aux Anglais, aux Espagnols, aux Irlandais, aux Ecossais, aux Français, aux Nègres — mais nous sommes tous divisés.

Que ferons-nous en présence de la marée montante des fils du Soleil ? Nous nous livrerons à des plaintes amères... et après ?

Après, nous aurons le vote chinois, le costume chinois, la cuisine chinoise, les mœurs chinoises, les lois chinoises.